

XXVII^E
ASSISES
DE LA
TRADUCTION
LITTÉRAIRE

CORRESPONDANCE

Du 5 au 7 novembre 2010 se déroulèrent à Arles les xxvii^e Assises de la traduction littéraire sur le thème « Traduire la correspondance ».

Marina Yagello, linguiste et écrivain, prononça la conférence inaugurale qu'elle avait intitulée « Je est-il moi ou un autre ? ». Il y eut ensuite une table ronde, animée par Christine Raguet, réunissant quatre traducteurs de correspondances : Elena Balzamo (Strindberg), Anne Coldefy-Faucard (Dostoïevski), Bernard Lortholary (Mozart) et Françoise du Sorbier (Lady Montagu et D. H. Lawrence).

À 18 h se tint l'inauguration des « Lettres et le divan » à la bibliothèque du Collège, présentant un dispositif scénique original pour une lecture au long cours d'une sélection de lettres de Freud à son épouse Martha (sélection réalisée à partir de la traduction d'Anne Berman par Laurence Kiefé).

À 18 h 30, Jörn Cambreleng et Cécile Deniard accueillirent au Collège une cinquantaine de jeunes traducteurs pour une présentation du CCTL et une discussion autour du métier.

Samedi matin, à 9 h 30, au Café des Deux Suds, on pouvait assister à une rencontre avec Iouri Bouïda et sa traductrice Sophie Benech, animée par Anne Coldefy-Faucard. Traduction simultanée assurée par Pierre Skorov.

À 11 h débutèrent la première série d'ateliers de langues animés par Stéphane Michaud (allemand), Claude et Jean Demanueli (anglais), Sylvie Gentil (chinois), Nadine Dubourvieux (russe).

L'après-midi s'ouvrit par une conférence de Vera Milchina sur les « Epistoliers russes en langue française » à la Chapelle du Méjan, tandis que se déroulait dans les arènes d'Arles une lecture, par leurs traducteurs, des textes du programme russe de la première Fabrique

des traducteurs. Une deuxième table ronde, animée par Laure Depretto, réunit ensuite les traducteurs allemand (Wolfgang Tschöke), anglais (Helen Constantine) et italien (Cinzia Bigliosi) des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.

La journée se poursuit par la proclamation des prix de traduction. Le concours ATLAS junior récompensa des lycéens de la région. Sylvie Gentil reçut le Prix Amédée-Pichot de la Ville d'Arles 2010 pour sa traduction du chinois de l'ouvrage *Bons baisers de Lénine* de Yan Lianke (Éditions Philippe Picquier). Le prix Découverte fut attribué à Bruno Boudard à l'occasion de la traduction de l'anglais de *Black Rock* d'Amanda Smyth (Phébus). Le prix Consécration alla à Diane Meur pour l'ensemble de son œuvre de traductrice de l'allemand à l'occasion de la traduction de *La maison enchantée* de Robert Musil (Desjonquères). En début de soirée, Didier Bezace donna une lecture, conçue avec Hélène Henry, d'une sélection de lettres de Boris Pasternak à Evguénia, dans la traduction de Sophie Benech.

Dimanche matin, les ateliers démarrèrent dès 9 h avec Laurence Kiefé (anglais), André Gabastou (espagnol), Chantal Moiroud (italien), François Beaune (atelier d'écriture).

À 11 h se tint la table ronde de l'ATLF, sur le thème « Formations à la traduction littéraire : où allons-nous ? ». Olivier Mannoni accueillait Véronique Béghain, Jacqueline Carnaud, Anne Damour, Sandrine Détienne et Valérie Julia (compte rendu p. 112).

Les Assises s'achevèrent sur une carte blanche à Frédéric-Jacques Temple.

ON NOUS ÉCRIT D'ARLES

LE thème des Assises 2010 a suscité de nombreuses réactions en forme de correspondances, que nous avons regroupées et qui illustrent le foisonnement de ces rencontres.

Merci à Santiago Artozqui, Charles Baudelaire, Jean Bertrand, Antoine Cazé, Anna Freud, Corinna Gepner, Hélène Henry, Alain Marc, la marquise de Merteuil, Khaled Osman, Boris Pasternak, Emmanuèle Sandron, Béatrice Trotignon, Rose-Marie Vassallo, Catherine Weinzorn, Cathy Ytak.

Prologue poétique

Correspondances arlésiennes
(d'après Charles Baudelaire)

Arles abrite un temple où de vivants traducteurs
Laissent chaque an sortir de rieuses paroles,
Les textes s'y transforment en langues un peu folles
Qui s'échangent comme des regards séducteurs.

Telles des lettres qui de loin se répondent
Dans une coutumière et franche ébriété,
Joyeuses libations pour un fichu métier,
L'allemand, l'espagnol et l'anglais se confondent.

Il est des parlars gais comme des voix d'enfants,
Doux comme le roumain, chauds comme le swahili,
— Et d'autres, plus rompus, riches et terrifiants,

Ayant les tons dorés des choses d'Italie,
Tels le serbe et l'étrusque, l'ostiak et le ligure,
Mais quant à les traduire, c'est très casse-figure !

(A. C.)

Carte postale virtuelle

La correspondance : l'autre, absent mais présent. L'autre, proche, et tellement, proche ! Mais l'autre, aussi, toujours un peu, vapoureux, tel un fantôme, un fantôme si proche, qu'il est en vous, à l'intérieur même, de vous (même).

(A. M.)

Vendredi 5 novembre 2010, 17 h 43

De : chloe.bonnevoie@alongthesameline.lu

A : sophie.oultremont@happytalk.be

Objet : Le Rhône à la belle étoile

Chère Sophie,

Comment vas-tu ? Je suis finalement arrivée à Arles sur le coup de six heures du mat'. Imagine la traversée de la ville à la belle étoile, avec le Rhône qui palpite dans le noir... Place Lamartine, les autos tamponneuses dormaient repliées en fœtus. J'ai suivi une fille en minijupe et talons qui m'a guidée jusqu'aux abords de mon hôtel, où j'ai fait la nuit le matin.

Sur le parvis de la chapelle du Méjan, les retrouvailles : Colette, Lara, Saskia, Didier, Christine, Isabelle – et même Jessica ! –, Arnaud, Guillaume, Valérie... Les embrassades, les sourires, les regards... Quand Hélène Henry, lors de l'allocution d'ouverture, a dit qu'il y avait dans les correspondances des « affects mal élucidés », je n'ai pu m'empêcher de penser à tes confidences, au salon de Francfort, et à ce que Mathias appelle vos « échanges » (« Briefwechsel » ?).

Brillante conférence inaugurale de Marina Yaguello. C'était si dense que cela sonnait comme une tentative d'épuisement (Perec) de l'auteur. J'attendrai de lire les Actes pour pousser plus loin ma réflexion sur les mérites respectifs du passé simple et du passé composé (bon sang, cela m'aurait été bien utile pour mon roman sud-africain !).

Bon, je file. Je ne veux pas rater « Lettres et le divan ». Le secret est bien gardé, mais à mon avis il y a du Freud là-dessous ! Je te raconterai !

Bises

Chloé

(E. S.)

Échange de SMS...

de: 06 68...

à: 06 64 ...

G plus de forfait! :-((T où??

de: 06 64 ...

à: 06 68 ...

Ici! D X X!! ;-) biz

de: 06 68 ...

à: 06 64 ...

mdr :-)) Tu kif la conf à donf dis! A+

(B. T.)

Bien cher Monsieur de Popincourt, qui me priez de vous narrer ces Assises que vous manquâtes, sachez qu'elles furent roboratives.

J'en veux pour preuve notre démarrage épique, propre à nous fouetter le sang.

Pour gagner l'archipel d'Épistole, nous devions traverser le bras de mer d'Inaugure à bord du Je est-il moi ou un autre ?, que nous avions imaginé en fier navire transbordeur. Erronément ! Fier il était, mais catamaran, de ceux qui filent sur coussin d'air et déciffent leurs passagers, or seul franchissait la passerelle quiconque se rappelait le mot de passe, « déctique ».

Pour ma part, n'ayant retrouvé ma déxixis qu'après qu'il eut appareillé, je fis la traversée à la nage (en excellente compagnie), cueillant au vent des bribes d'idées, toutes fécondes, entre autres sur cette joute subtile : passé simple, passé composé - ma marotte, comme bien vous le savez. J'y pris donc, en fait, vif plaisir, nonobstant le bouillon bouillonnant, et vous prie de croire qu'il y avait là de quoi nous mettre tous en jambes.

À la décharge du fringant capitaine, de la capitaine devrais-je dire, précisons qu'un retard sur l'horaire justifiait ses soixante nœuds. Et même si, tout à mes battements, je n'ai pris sur le coup une seule note, pour compenser j'ai noirci ensuite

plusieurs pages de mes petits carnets, en écho à ces paroles glanées au vol.

*Et à présent j'ai grand hâte de revisiter tout à loisir ce fen-
deur de vagues, sîtôt qu'il sera amarré quai des Actes.
Vôtre déçuee baronne d'Euzele*

(R.-M. V.)

Tweet

Pour la toccata, il y a Bach ; pour le staccato & le scato, il y a Mozart. À chacun sa factique, comme dirait Bobby Lapointe !

7 PM Nov 05

(B. T.)

Arles, vendredi 5, 18h

P.

À toi qui sais combien une correspondance peut être une façon d'être au monde, et une aventure aussi, je veux te faire part de ces deux anecdotes qui me donnent — malgré ma décision : je ne reviendrai pas là-dessus, c'est irrévocable — l'envie de t'écrire. Dans une lettre à George Bernard Shaw, Strindberg commence par lui écrire en anglais — qu'il maîtrise à peine ! — pour poursuivre dans ce qu'il croit être de l'allemand (une sorte de calque du suédois...) et clore en français : ah! dire par tous les moyens... mais, pour rendre avec justice et la pensée et cet intense trafic « métamorpho-génétique », quels sont les moyens à disposition du traducteur ? Quant aux lettres de ses trois épouses, j'ai appris qu'il en avait fait des copies annotées, qu'il conservait bien rangées dans des classeurs... À quelle fin ?! Aussi, je voulais te dire, mes lettres de l'an passé, oui, tu sais lesquelles : si d'autres que toi venaient à les lire, je me sentirais trahie ; si tu les détruisais, je ne te le pardonnerais jamais... Je t'écris je t'écris... Moi non plus, oh mon amour...

J.

(B. T.)

Tweet

Ma traduction de la correspondance de Strindberg en un tweet ne vous parviendra que dans un an. Comme chacun sait, faire court, c'est long.

8 PM Nov 05

(S. A.)

De: 06 64...

A: 06 68...

Sache ke les lettres de DHL — 1 clé de son processus créatif — peuvent aider le trad. de ses romans. Chez DSTOIEV aussi. St svt la cuisine de l'écrivain, C là qu'il y concocte, bidouille ses romans... A+

(B. T.)

Samedi 6 novembre 2010, 01 h 03

De : chloe.bonnevoie@alongthesameline.lu

A : sophie.outremont@happytalk.be

Objet : Le divan

Sophie,

Je reviens du buffet. Grandes tables rondes... Certains disaient qu'il y avait moins à manger que les autres années, mais je n'ai rien remarqué : le garçon remplaçait régulièrement les bouteilles de vin vides. C'est bien agréable, tu sais, de retrouver l'un et l'autre, qu'on n'a plus revu depuis trois, cinq ou dix ans, et de poursuivre la conversation entamée alors... Je me suis souvenue de mes premières Assises – en 1993 ? À la fin du repas, on avait poussé les tables, et certains avaient dansé pendant que j'écoutais Yusuf Vrioni me parler des prisons d'Albanie dans son charmant français « vieille France ».

À ma table : des profs, une éditrice et bien sûr des collègues, et cela a fusé dans tous les sens jusqu'à pas d'heure. Je me suis esquivée sur le coup de minuit. Longé le boulevard des Lices avec Guillaume, et puis chacun est rentré à son hôtel bien sagement.

Plus tôt dans la soirée, à l'espace Van Gogh, « Lettres et le divan » : Laurence Kiefé et Jörn Cambreleng avaient imaginé un dispositif divan / fauteuil face au public, et nous étions censés nous relayer pour y lire la correspondance de Sigmund à Martha. Mais il y avait

foule. Finalement, Lara et moi, nous n'avons pas fait le numéro sensuel de déstructuration du cadre que nous avons imaginé. Au lieu de ça, nous nous sommes offert un conciliabule comme je les aime place du Forum.

Bises !
Chloé

(E. S.)

ARLES, 05/11/2010

HOURRA ! - STOP - TRADUCTION CORRESPONDANCE S. ENFIN ACCEPTÉE - STOP - 22 VOLUMES - STOP - SIX ANS POUR TROUVER EDITEUR - STOP - CHAMPAGNE !! - STOP - E.

(B. T.)

Cher Jérôme,

J'espère que ton travail avance comme tu veux. Quant à moi, je suis en Arles, où j'essaie tant bien que mal de placer ton premier bouquin. Enfin, passons, ce n'est pas pour cela que je t'écris.

Je veux te mettre en garde. Figure-toi que si tes livres avaient quelque succès (à ce propos, il faut que nous parlions du titre, Vulgate, ça fait tout de suite vulgaire, tu ne mets pas les chances de notre côté...), s'ils avaient quelque succès, donc, il n'est pas impossible que les individus que j'ai croisés ici se mettent à disséquer nos missives. « Rien de grave », te vois-je déjà dire avec ton air béat. Mais si ! Parce que du coup, la moindre anacoluthe, le plus petit ponctème seront analysés, reproduits et exportés sans aucune vergogne, dans toutes les langues et en plusieurs millions d'exemplaires (bon j'exagère, plusieurs dizaines). En outre, lesdits individus se sont organisés : une vraie mafia, un ordre monastique, ils se réunissent dans des chapelles, ils y font même des tables rondes. Alors méfie-toi d'eux et arrête de me réclamer de l'argent ou de me parler de tes glossalgies, ça

risque de filtrer. D'ailleurs, pour l'argent, vu les ventes en ce moment, je ne peux vraiment pas faire plus.

Ton amie, Paula

PS : Tu as beaucoup de talent, mais je me permets d'insister... C'est quoi cette manie de toujours vouloir coller « Testament » dans tes titres, tu avoueras que c'est assez morbide, non ? Fais un effort, trouve un synonyme, tu vas finir par fatiguer le lecteur.

(S. A.)

**SUIS BLOQUÉ GARE TGV AVIGNON - STOP - AI RATÉ
CORRESPONDANCE - STOP - A. - STOP - PS - STOP -
MERCİ TRADUIRE «CORRESPONDANCE» EN
AUTANT DE LANGUES - STOP - QUE - STOP -
POSSIBLE - STOP**

(A. C.)

Samedi 6 novembre 2010, 12 h 44

De : chloe.bonnevoie@alongthesameline.lu

A : sophie.oultremont@happytalk.be

Objet : Affabulations arlésiennes

Très chère Sophie,

Tu ne m'as plus écrit depuis mardi, j'espère que je ne t'ennuie pas avec mes histoires ! Des nouvelles de Mathias ?

Ce matin : visite éclair du marché, puis « croissants littéraires » à écouter Iouri Bouïda avec sa traductrice, Sophie Benech. J'ai dû attendre la fin pour boire mon premier café, dur dur, mais c'était passionnant ! J'ai noté ceci pour toi : « Si les gens [de Kaliningrad] ne s'étaient pas inventé un passé, il leur aurait été très difficile de vivre. Le passé a poussé au bout de la langue. » Je veux lire ce type ! Son nom veut dire « le conteur-menteur », ou « l'affabulateur », en russe. « Chloé Bouïda », qu'est-ce que tu en dis ?

Il y avait dans le fond du café un homme et une femme qui semblaient sortis du lit comme à regret. Ils prenaient toute la lumière, tout auréolés de désir. Très difficile de ne pas les regarder, tant ils étaient beaux.

« Tout est dans les détails, rien n'arrive par hasard », a encore dit Bouïda. Amen.

À bientôt !
Chloé

(E. S.)

Semmering, 21. 7. 1924

Ma chère Lou,

Oui, comme tu l'imaginais dans ta dernière lettre, voici toute la famille Freud installée à Semmering pour quelques semaines. Tu parlais aussi des rêves diurnes. Eh bien, laisse-moi te conter l'un des miens. J'ai souvent pensé que nos échanges intéresseraient assez les esprits curieux pour être un jour publiés. Et - puisque le travail de mon cher père sur lequel tu appuies tes réflexions semble tant intéresser d'autres pays - traduits, même ! Poursuivant ma rêverie, je me suis vue d'un coup en France, au siècle prochain, assistant à ce que nous appellerions ici un séminaire sur la traduction de la correspondance. La nôtre y figurerait en bonne place, bien sûr. Dans ce qu'eux appellent un « atelier », des traducteurs attentifs qui ne connaissaient même pas notre langue découvraient ton dernier feuillet de Göttingen, justement, déjà traduit par un des leurs. Chacun cherchait avec lui, habité par la passion de ton œuvre, à rendre avec justesse la vivacité, la force ou la finesse de ces lignes où tu mêles à nos bavardages anodins sur l'intendance ou le tricot les plus subtiles pensées sur la psychanalyse, l'écriture, la création. C'était une belle séance, crois-moi ! Tous les participants semblaient pleins du plaisir

de l'exercice et d'une grande admiration pour Stéphane Michaud qui leur faisait si brillamment découvrir tes dons d'épistolière. Il avait appelé ce volume A l'ombre du père. Curieux, non ?

Ton Anna

(C. W.)

Carte postale virtuelle

La correspondance, s'inscrit toujours dans un temps en suspension.

(A. M.)

Chère Evguenia,

J'étais hier à Arles, et j'ai assisté à de formidables «croissants littéraires» (une spécialité bien française qui consiste à parler de littérature tout en dégustant des viennoiseries). Laisse-moi te raconter ça! Anne Coldefy-Faucard, la traductrice de la correspondance de Dostoïevski, animait une rencontre avec le jeune Jouri Bouïda – tu sais, ce géant débonnaire qui écrit des livres magnifiques – et Sophie Benech, sa traductrice. Celle-ci nous a parlé avec précision et émotion des livres de Bouïda. Elle hésitait à lire des extraits traduits, affirmant que l'envoûtement ne naît que de la lecture en continu. Finalement, elle consent à nous lire un magnifique texte intitulé «Place Rouge». Nous sommes là à écouter, et bientôt l'émotion nous prend, les couleurs chatoient et inondent la salle : subitement nous ne sommes plus dans un café à l'abri de la grisaille arlésienne, mais en plein cœur de la Russie. Quelqu'un dans le public a posé à l'auteur une question double, à la

fois sur son goût du détail et son rapport à la spiritualité. *Faisant mine de n'avoir compris que la première question, il a joliment répondu sur sa passion pour l'observation et son attachement aux petits riens, mais je suis sûr que ce petit malin de Jouri faisait référence à notre conception tellement russe de la spiritualité. D'ailleurs, la Russie me manque, et toi aussi – j'aurais tant voulu que tu sois là ! (mais je suis content aussi que tu te consacres à notre foyer et à ton art).*

***Je t'embrasse bien tendrement.
Ton Boris***

(K. O.)

Honorable Maître,

Prenant la plume pour relater l'atelier de chinois, ma misérable personne se trouve fort embarrassée : si toute lettre de bonne facture se doit d'éviter le *je* à tout prix et de n'utiliser que *tu* ou *vous* qu'avec la plus grande parcimonie, comment exprimer l'enthousiasme, comment manifester la reconnaissance due non seulement à notre très cultivée (et très humble !) animatrice, mais également à ceux de nos compagnons d'atelier qui étaient loin de partager notre ignorance ?

Nos respects, donc, à la première, pour avoir géré en toute simplicité l'extrême inhomogénéité du groupe (certes de règle en atelier, mais plus criante en chinois qu'en anglais), et vifs remerciements aux seconds – dont plusieurs avaient le mandarin pour langue maternelle, sans parler d'un éminent (et très humble !) traducteur du chinois vers le français –, pour avoir enduré avec grâce les questions naïves des analphabètes et enrichi le débat de leurs propres questions éclairées.

Votre disciple attentive.

PS : Peut-on ajouter que l'éminent traducteur présent parmi les participants était en partie responsable du retour de certains des incultes, ceux-ci ayant gardé un souvenir trop gratifiant de son propre atelier, voilà quelques années ?

(R.-M. V.)

Tweet

Où se planquent les boîtes aux lettres à Arles ? Impossible d'envoyer la moindre carte postale, le plus simple mot doux! C'est un comble!!

9 AM Nov 06

(B. T.)

Samedi 6 novembre 2010, 12 h 52

De : chloe.bonnevoie@alongthesameline.lu

A : sophie.oultremont@happytalk.be

Objet : Stéphane Michaud

Sophie,

Excuse-moi, me revoici déjà. Oublié de te dire ceci. Et de toute façon, Michaud vaut un courriel à lui tout seul. Ce sera sans doute mon moment préféré de ces Assises.

Nous avons « travaillé » autour d'une lettre de Lou Andréas Salomé à Anna Freud. À propos de Lou : « La correspondance, c'est le moment de liberté qu'elle a. » Il y avait Bernard Lortholary (même pas eu la présence d'esprit de lui dire que j'avais aimé sa traduction du *Liseur*) (et je m'aperçois que j'ai oublié de te parler de la table ronde d'hier sur la correspondance, où Lortholary, justement, a parlé de la langue de Mozart d'une façon très vivante) (ça devient n'importe quoi, ces mails, excuse-moi, je fatigue).

Bref, Michaud : ce que j'aime, dans ces ateliers, c'est qu'on y découvre un traducteur, son univers, sa personnalité... « Assurons-nous contre le vertige, dit-il, parlant de celui d'Anna se faisant analyser par son père sous le regard lointain de Lou, mais il est dans le texte. » Pas osé demander quelle était sa position par rapport à la psychanalyse mais, de toute façon, la réponse m'a paru de plus en plus évidente au fil de l'atelier. Un sourire charmant, l'œil vif et habité, l'anecdote facile... (« Freud envoie non seulement du chocolat à Lou, mais aussi des patients ! ») Mais tu le connais peut-être ? En tout cas, que du bonheur !

Bon, je file manger !

Chloé

(E. S.)

De: +3367...

A: 06 64...

Arènes d'arles - parcours des jeunes de la fabrique des traducteurs
- ont lu des textes qu'ils avaient traduits du russe en fr ou
inversement - tombé en arret devant apollinaire en russe - truffé
de fragments en fr - dans une sorte de ping pong à la ionesco - deux
langues dans un meme rythme, un meme souffle - virtuose et plein
d'humour - lu avec une belle conviction - ébouriffant - une création
- presque un genre en soi - idée à retenir - et à creuser ;-)

(J. B.)

Samedi 6 novembre 2010, 19 h 28

De : chloe.bonnevoie@alongthesameline.lu

A : sophie.oultremont@happytalk.be

Objet : Vertige

Sophie,

Je n'en peux plus ! C'est trop ! Trop de rires, de conversations,
d'amitié ! Et, accessoirement, trop de débats, d'ateliers, de lectures... !
Une tablée énorme, ce midi, place du Forum. J'ai enfin fait la
connaissance de Paul et eu le plaisir de retrouver Si'Mo'. Bonheur
de rencontrer les colistiers en vrai de vrai... Et puis, en allant de là
à là, de vraies conversations avec Lara, avec Saskia, avec Colette...
Tout ça fait chaud au cœur et à l'âme...

Puis, retour au Méjan, avec Vera Milchina, pour un voyage
vertigineux en Russie. Saskia et moi, on a déclaré forfait. Un thé à
la menthe et quelques confidences plus tard : table ronde autour
des *Liaisons dangereuses*, qui n'a selon moi pas tenu toutes ses
promesses. Dommage, car Wolfgang Tschöke, le traducteur
allemand de Laclos, m'a paru extrêmement intéressant. Et il m'a
appris un adjectif : « gefühlduselig »... C'est tout moi, ça !

Et... comment te dire ? Oserais-je ? En écoutant Tschöke, Cinzia
Bigliosi (la traductrice italienne) et, surtout, Helen Constantine (la
traductrice anglaise) lire un extrait de leur traduction des *Liaisons*, il
m'a semblé percevoir des échos de ce que tu me dis de ta
correspondance avec Mathias. Il faudrait que tu relises Laclos, ça
pourrait te servir !

Tu ne me croiras pas, mais je vais au théâtre, ce soir, et au restau
(oui, encore). Quand je te disais : vertige !

À bientôt !

Chloé

(E. S.)

Pour les Choderlossiens,

*Fière allure, n'est-ce pas ? mon "He bien ! la guerre",
d'écoché au Vicomte de Valmont en allemand, en anglais
et en italien ! L'acoustique parfaite du Méjan et la ferveur
de mes porte-parole m'ont transportée d'une joie féroce.*

*Cependant, je tiens à préciser que le Vicomte et moi-même
avons fait la paix depuis belle lurette dans l'au-delà. Ce
dont nous eussions pu vous informer en direct si vos tables
rondes tournaient réellement.*

*Mes plus respectueuses considérations,
Marquise de Merteuil*

(R.-M. V.)

Carte postale virtuelle

La correspondance, est toujours "à rebours". C'est un
arrière, de son propre monde, qui est en fin de compte, tou-
jours devant soi. Même.

(A. M.)

De: 06 78...

A: 06 66...

RV 19h30 bar Chez Ariane pour chianti et assiette charcu avant
spectacle lecture. Super adresse, ne pas ébruiter !

(C. G.)

De: 06 99...

A: 06 78...

Atlier écritur d1gue é Gnial. Falé fer 1 max de msg pr méson ATLAS.
ImaJn ! cété graV 2label.1 Kdo tro top. On été mmdr. Biz e A12C4.

(C. Y.)

Moscou, 7 novembre 2010

Ma chère Evguénia, mon bébé,

Le climat moscovite n'est plus ce qu'il était. Le Rhône n'a pas encore gelé et la ville est baignée de douceur estivale. Je me suis rendu aux Assises de la traduction en compagnie de Katarína et Sylviane, comme chaque année. La conférence inaugurale m'a assommé mais le dîner aux chandelles du boulevard des Lices était des plus joyeux ; j'y ai revu de vieux collègues et rencontré de nouvelles têtes bien plaisantes.

Stéphane Michaud avait fait le déplacement pour nous parler de Lou Andreas-Salomé et de sa correspondance avec Anna Freud. Cette dernière a retrouvé le divan de son père. Tu peux l'imaginer : la traduction de cette tierce personne, si chère à la psychanalyse, a soulevé quelques épineux et passionnants problèmes.

Quant à la lecture que Didier Bezace a donné de ma prose devant le public attentif et choisi du Méjan, elle m'a rempli d'une indicible émotion. Enfin, j'ai rejoint nos amis de l'Association des Traducteurs Littéraires de France autour d'une table ronde pour parler formation. Trop d'anglais, trop d'anglais, et beaucoup à faire ! Les universités sont ce qu'elles sont ; leur évolution suivra celle du monde, si elles ne veulent s'en couper irrémédiablement. Enfin, mon Evguénia, la censure impose de ne pas dépasser 1500 signes et je ne peux m'y soustraire, passons donc aux choses pratiques : envoie-moi de toute urgence de quoi recharger mon portable, je n'ai plus d'accès à internet depuis ce matin.

Ton Boris.

(C. Y.)

Carte postale virtuelle

Les lettres, la correspondance — on se “lâche”, est plus authentique et moins mesurée, posée, que les œuvres de création —, ont plus souvent à faire avec la censure.

(A. M.)

Laguerny-Katorjsk sur Iénisseï, décembre 1936
d'Ivan Ivanovitch Ivanov, rédacteur à la *Pravda* du district
de Planovo, Sovdépïe Orientale
à Boris Léonidovitch Pasternak, Pérédelkino près de Moscou,
datcha N°3

Très honoré Boris Léonidovitch, cher camarade-poète !

Nous apprenons avec consternation qu'une organisation dite des « traducteurs littéraires », qui camoufle le visage hideux de l'Association des Traîtres Littéraires Anti-Sovdépistes, complotte d'organiser, à l'horizon 2010, une manifestation prétendument culturelle destinée à discréditer votre image de Premier Grand Poète de Sovdépïe.

La main criminelle de SB, « traductrice » masquée à la solde du lobby des transmongreliseurs, avec la complicité de HHS, « spécialiste » autoproclamée de poésie sovdèpe, s'apprêterait à abuser de la confiance d'un comédien de renom, DB, pour lancer l'opprobre sur votre œuvre, utilisant à des fins de calomnie une correspondance forgée de toutes pièces par les sbires de l'impérialisme littéraire international.

Le Premier Poète de l'Union des Sovdépïes y serait

...représenté dans sa faiblesse et sa grandeur d'homme et de poète. La lecture suivra les inflexions de la voix de Boris Pasternak parlant à sa première femme Evguénia Lourié, avec ses élans, ses plaintes, sa mauvaise foi flamboyante, ses problèmes d'argent et sa recherche obstinée, exclusive, dans le monde qui l'entoure, de tout ce qui peut devenir poésie...

Ce discours typiquement individualiste petit-bourgeois se passe d'être traduit. Je vous appelle, cher camarade et très estimé Boris Léonidovitch, à la plus grande vigilance littéraire et idéologique.

Salutations sovdépistes,
Ivan Ivanovitch Ivanov

PS (écrit à l'encre sympathique)

Boretchka ! Tu m'as reconnu ? Pas un mot sur tout ça. Moi ça peut aller, plus que 28 ans à tirer, les rations sont potables et Solomon et moi on retraduit en douce la *Divine Comédie*, ça soulage.

Document anonyme conservé aux archives du PCVKLMRT (b) de Moscou (fonds 666, dossier 666, exemplaire 666)

Authenticité contestée. Selon les experts, pourrait être un apocryphe de Paul Reboux.

(H. H.)

Salut à toi, Emile Radiguet

Alors, t'as vu ça! La polyphonie, c'est la force des romans épistolaires, pas vrai ? À chacun sa voix, sa personnalité, son style... voilà où le traducteur doit veiller au grain! Et là, on peut dire qu'on y a goûté à cette fameuse polyphonie dans l'atelier d'écriture, tu te souviens ? Une nuée de mots d'immeuble, comme autant de papillons rouges, orange et blancs, s'est abattue sur le grand panneau d'affichage de la résidence ATLAS ! Pas facile de faire émerger, à travers ce fulgurant collage collectif, des voix, des noms, des intrigues... et pourtant si ! Il y a eu la bataille épique pour la présidence du conseil syndical — nous avons fini par t'évincer, à notre grande satisfaction de groupe en plein élan radigue —, le combat écologique pour imposer le bac à compost, le mystère de

*l'empoisonneur, les répétitions de cornemuse, le club tricot, et...
et les termites, qui nous ont finalement bien eus !*

Salutations en copropriété

Lola Carpaccio

(B. T.)

Tweet

À Didier Bezace. Cœur labouré par lettres Boris vues à travers vous et Sophie Benech. Si vie à refaire, changerai tout. Evguenia Pasternak.

9 AM Nov 07

(R.-M. V.)

Carte postale

Cher et tendre,

Aux Assises, j'ai découvert l'art de s'insulter par voie d'affichage, d'empoisonner chats et chiens de la copropriété, de proposer des cours de tricot pour satisfaire mes ardeurs, de corrompre les petits enfants, de dénoncer mes voisins et de faire prospérer le compost communautaire.

C'était la séquence « mots/maux d'immeuble » de l'atelier d'écriture.

Bises,

Moi.

(C. G.)

PARIS, 8 NOVEMBRE

**URGENT RECOMMENCER - STOP - ENCORE - STOP -
NON, PAS STOP! – STOP -**

(B. T.)

Épilogue poétique

C'est qu'il faut que je te charme
J'étais partie, pardonne-moi
Notre ciel devenait si lourd
Et toi, de Paris jusqu'à Arles
Au bout d'un invisible drame
Tu me parles et je pense
Jouant l'indifférence
Tu m'as gardée malgré moi.
Il est minuit ce soir à Arles
Mon amour, il faut qu'on parle
Tu vois, je m'abandonne
Il est si beau l'automne
Et j'aimerais le vivre avec toi
C'est beau, Arles! Avec toi, Arles!
Barbara, et Sarah
(en souvenir de l'atelier d'écriture du dimanche matin)

(E. S.)

FORMATION À LA TRADUCTION, OÙ ALLONS-NOUS ?

CATHY Y TAK

En guise de préambule à cette table ronde organisée par l'ATLF, son président Olivier Mannoni tient à rappeler que l'ATLF n'a jamais remis en cause les formations à la traduction. Au contraire, elle en a toujours soutenu le principe, et a souvent participé à leur création. Il est indispensable, en effet, pour ce métier, d'apporter à ses futurs membres une formation professionnelle rigoureuse. Les nombreux prix récompensant les traducteurs issus du premier master de traduction littéraire, appelé alors DESS, de Charles V (l'institut d'études anglophones de Paris VII) ont montré la qualité de sa formation.

Mais depuis vingt ans, la multiplication des masters a fait exploser le nombre d'étudiants diplômés en traduction littéraire, et presque toujours de l'anglais comme langue source. Or cet afflux de traducteurs d'anglais commence à poser de sérieux problèmes de surpopulation dans la profession, avec un taux de 90 % de traducteurs anglicistes pour 60 % de livres traduits de l'anglais...

L'édition se plaint d'ores et déjà d'un manque cruel de traducteurs dans certaines langues. L'italien est en passe de devenir « une langue rare ». Or, une langue qui n'a plus de traducteur n'est plus traduite.

Valérie Julia, traductrice et membre du Conseil de l'ATLF en charge du dossier des formations, dresse un tour d'horizon des masters de traduction tels qu'ils existent aujourd'hui. Le plus ancien des masters pro en traduction littéraire est celui de Charles V, créé en 1989. Sont apparus ensuite Bordeaux, Avignon, Angers, Paris IV, Lyon 2, Strasbourg, Orléans, Aix en Provence, Paris VIII et l'INALCO, auxquels s'ajoutent d'autres formations à la traduction, souvent plus techniques (ESIT). Le nombre d'étudiants recrutés par an va de 2 à 6

pour l'allemand à Strasbourg, par exemple, jusqu'à une vingtaine pour Angers et Bordeaux, et même 28 pour Paris VIII. Sans surprise, l'anglais est prédominant (et même unique pour Charles V et Avignon), les autres étant l'allemand, l'espagnol, l'arabe, l'italien, le portugais et le russe. L'INALCO propose une cinquantaine de langues différentes, du berbère au japonais en passant par l'arménien, le mandingue ou le laotien (les étudiants étrangers ayant la possibilité de travailler vers leur langue maternelle). Sur l'ensemble des masters en France, on forme 83 anglicistes par an. Un chiffre à mettre en parallèle avec le nombre total de traducteurs d'anglais sur le sol français (environ 600).

Tous ces masters font appel à des professionnels de la traduction pour faire des conférences sur les aspects pratiques du métier, les contrats, etc., mais pas tous pour le tutorat (suivi du projet de l'étudiant, mémoire, suivi des stages en entreprise). Avec des disparités : ainsi, pour l'anglais, les enseignants sont plus des spécialistes de la langue et de la culture anglo-saxonne que des spécialistes de la traduction.

L'insertion professionnelle des étudiants est difficile à évaluer, mais on constate que tous les étudiants diplômés ne s'insèrent pas dans ce milieu et, quand ils le font, la traduction n'est pas leur seule source de revenu. Revenu qui, par ailleurs, est assez bas.

Anne Damour, traductrice et membre du conseil de l'ATLF, complète le tableau, cette fois au niveau européen. Elle rappelle que le CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires) mène actuellement plusieurs enquêtes auprès de ses membres pour mieux connaître la situation en Europe. Leur souhait est de parvenir à l'élaboration d'un modèle de « bonne pratique de formation » et d'agir en tant que groupe d'experts auprès des institutions nationales et européennes.

Dans un premier bilan, il ressort qu'au niveau européen, la formation des traducteurs est soit balbutiante, soit foisonnante et plutôt erratique.

Dans les pays d'Europe de l'Est, forts de leur tradition de traduction littéraire, on peut citer la Slovénie, avec quatre centres universitaires de formation à la traduction, non diplômante. Un système de formation continue complète l'offre. En Hongrie, des formations, mais pas de diplômés non plus. En Allemagne, cinq universités préparent à la traduction, en niveau master ou post-

licence. En Suisse, la formation du traducteur en tant que tel n'existe pas. Les études sont centrées sur l'écriture littéraire, avec des rencontres, lectures et ateliers. En Belgique, outre le CETL, il y a les grandes écoles (type ESIT) qui forment à la pratique de la traduction et de l'interprétation. Depuis 2009, l'université de Liège propose un « master à finalité spécialisée en traduction », mais la plupart des enseignants de cette université ne sont pas traducteurs.

Pour terminer son exposé, Anne Damour cite les cas de l'Espagne et de l'Italie. En Espagne, il existe une licence de traduction et interprétation dans pratiquement toutes les universités, tant publiques que privées, le gros problème étant que beaucoup de professeurs ne traduisent pas, ou très peu. Et les traducteurs littéraires espagnols continuent à travailler dans des conditions très précaires.

En Italie, on note un regain d'intérêt pour la traduction : vingt universités et dix-huit organismes privés proposent des formations ! Mais les enseignants connaissent peu la traduction et ne la pratiquent pas non plus. En raison de cette offre démesurée par rapport à la demande, les tarifs ont tendance à baisser, les éditeurs profitant de cette surabondance de jeunes traducteurs pas toujours bien formés.

Après ce constat plutôt sombre, Jacqueline Carnaud revient sur la création du premier DESS, à Charles V. En 1984-1985, des traducteurs à plein temps et des universitaires traducteurs, membres de l'ATLF, réfléchissent à l'idée d'une formation spécifique à la traduction littéraire, sanctionnée par un diplôme, dans le but d'améliorer l'image de la profession et de faire de la traduction littéraire un vrai métier, en élevant la qualité des traductions publiées et en créant un vivier de gens formés où les éditeurs pourraient puiser en limitant les risques. Il faudra cinq ans à ce petit groupe pour vaincre les réticences de l'institution universitaire et obtenir l'habilitation de ce nouveau cursus.

La formation s'articule autour de trois composantes solidaires :

- des cours, théoriques mais axés sur la pratique, dispensés par des enseignants-chercheurs, eux-mêmes traducteurs ;
- le tutorat, où l'apprentissage revêt la forme d'un « compagnonnage » : des traducteurs professionnels montrent aux deux étudiants dont ils ont la charge leurs outils, leurs méthodes, le quotidien de leur métier. C'est là aussi que se fait l'apprentissage de la traduction au long cours (le mémoire de fin d'année est une traduction de 100 feuillets) ;

– la découverte du milieu professionnel (cycle de conférences avec des éditeurs, correcteurs, traducteurs, etc.), et stage en maison d'édition ;

Le recrutement a toujours été limité à 14 étudiants, d'une part pour assurer la qualité de l'enseignement, d'autre part pour tenir compte de la réalité du marché.

Cette formation est aujourd'hui un label de qualité dans le monde de l'édition. Son bilan est très positif. Elle a contribué à la professionnalisation du métier de traducteur. Elle a changé l'image que les traducteurs ont d'eux-mêmes et qu'ils projettent vers l'extérieur, en leur donnant un statut, un diplôme. Elle a produit plusieurs générations de jeunes traducteurs compétents, talentueux, conscients de leurs droits et de leurs devoirs.

Jusqu'en 2000, cette formation est restée unique en France. Et, soudain, le système s'est emballé. La traduction est devenue à la mode, un créneau porteur pour des universités désormais investies d'une nouvelle mission, l'insertion professionnelle, mais n'ayant pas toujours les moyens de proposer une formation de qualité. Les rapports de l'offre et de la demande s'en sont trouvés bouleversés.

Véronique Béghain, universitaire et traductrice, donne à son tour quelques pistes, et parle du master de traduction de Bordeaux III dont elle a la charge. Ce master s'inspire en partie de celui de Charles V. Les enseignants qui y interviennent doivent avoir publié au moins une traduction, et la parité entre professionnels de la traduction et enseignants chercheurs est strictement respectée. La spécificité de ce master est d'articuler d'emblée littérature et sciences humaines. Les étudiants abordent ainsi d'autres sphères de traductions (histoire, philosophie, livres pratiques). Ce master s'est ouvert avec deux parcours : l'un anglais, l'autre allemand. Les étudiants ont un socle commun de formation, et des ateliers spécifiques dans chacune des deux langues. Le parcours espagnol est venu par la suite. Actuellement, seuls l'anglais et l'espagnol fonctionnent, l'allemand est en sommeil en raison du manque de candidats.

Ce dernier point amène à la question de la diversité linguistique. L'avenir des masters se joue peut-être là. Tous ont conscience de la saturation du marché de la traduction de l'anglais et du besoin qui se fait sentir dans d'autres langues. Mais les universités ne sont pas riches, et cela ne va pas aller en s'améliorant. De ce fait, les instances universitaires surveillent de près le nombre de diplômés. L'université

de Bordeaux III a comme atout sa diversité linguistique, avec plus de 24 langues enseignées. Il y a donc un potentiel pour ouvrir des parcours dans d'autres langues. Ce pourrait être le japonais, par exemple. Mais cela ne pourra pas se faire si un petit effectif d'anglais n'est pas maintenu. Beaucoup d'étudiants souhaitent faire de la traduction, et c'est plutôt positif.

Aussi, l'idée d'un master qui, tout en formant à la traduction, permettrait aux étudiants d'exporter leurs compétences dans d'autres domaines connexes fait son chemin...

Dernière intervenante, Sandrine Détienne expose brièvement la manière dont fonctionne le « Régime spécial »¹, mis en place à l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs) pour des étudiants étrangers dont la langue maternelle ne figure pas parmi celles du Master de traduction « classique » (allemand, anglais, arabe, chinois, espagnol, italien, russe). À l'issue de cette formation d'un an, les étudiants qui, pour s'inscrire doivent avoir une excellente maîtrise du français (niveau Bac + 4), obtiennent un « certificat de méthodologie de la traduction ». Les cours sont ouverts selon les besoins du marché, si au moins trois étudiants réussissent les épreuves d'admission. Cette année, il y a du polonais et du coréen ; précédemment, du vietnamien, du bulgare ou du roumain... L'enseignant, qui ne connaît pas la langue de départ, arbitre la négociation qui s'opère entre les étudiants qui lui expliquent le texte, et veille à la qualité de la langue d'arrivée. Les locuteurs non francophones apprennent ainsi une méthode qui fonctionne quel que soit le couple de langues.

Dans le contexte de la mondialisation, synonyme de développement des échanges économiques et culturels, il est essentiel que chacun puisse s'exprimer dans sa langue maternelle, et faire appel à des traducteurs reconnus en tant que professionnels devant être payés correctement. Toute langue – de grande diffusion ou pas – est importante, et mérite d'être apprise et traduite, pour assurer la circulation des idées et la liberté de pensée et d'expression.

En conclusion, Olivier Mannoni insiste sur les points suivants : on ne peut pas former des gens sérieusement sans leur donner les clefs du métier, sinon on les envoie au massacre, or certains masters ne le font pas, ou très peu.

¹ Ndlr : voir p. 53 l'article où Sandrine Détienne détaille ce « Régime spécial ».

Mais des solutions existent : celle du CETL, à Bruxelles, par exemple, avec les « stages du samedi », dispensés par des professionnels à des traducteurs déjà entrés dans la profession, avec des résultats intéressants. Ou celle qui se développe à Arles, par l'association ATLAS et le CITL (Collège international des traducteurs littéraires) avec La Fabrique du traducteur².

Véronique Béghain lance l'idée d'une mise en réseau des formations. Il est indispensable de travailler avec les universités pour arriver à un accord national sur la répartition des formations.

Si l'université se replie sur elle-même, rien ne se fera. Si les traducteurs et les acteurs des formations se replient sur eux-mêmes, rien ne se fera non plus.

Il est plus que temps de travailler ensemble ! Et tout reste à faire.

² Ndlr : voir p. 41 notre dossier consacré à « La Fabrique du traducteur ».
